

Mourir, être tué : crimes minuscules et majuscules

Un jour, le crime de J.-B. Pontalis. Gallimard, « Nrf », 179 p.

Marie Claire Lanctôt Bélanger

Number 237, Summer 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64101ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lanctôt Bélanger, M. C. (2011). Review of [Mourir, être tué : crimes minuscules et majuscules / *Un jour, le crime* de J.-B. Pontalis. Gallimard, « Nrf », 179 p.] *Spirale*, (237), 72–73.

Mourir, être tué : crimes minuscules et majuscules

PAR MARIE CLAIRE LANCTÔT BÉLANGER

UN JOUR, LE CRIME de J.-B. Pontalis
Gallimard, « Nrf », 179 p.

Il faudra reconnaître le courage ou l'audace d'aborder un tel objet : le crime, le meurtre. Après de longs cheminement avec l'amour et l'amitié, passant tantôt par la nuit tantôt par le jour, J.-B. Pontalis s'aventure dans le négatif du fond de l'âme. Ces lieux d'ombre, labyrinthes opaques, fascinent habituellement les auteurs et lecteurs de romans, policiers ou autres, les cinéastes et cinéphiles, les juges, les journaux « à sensation ». Est-ce spécifiquement le psychanalyste qui, ici, observe, élabore et écrit ? Levant le rapport honteux que l'homme sérieux peut avoir à l'égard de ces faits criminels, Pontalis entraîne son lecteur vers un questionnement que l'on ne peut pas éviter : d'où vient le mal ? d'où vient cette barbarie au cœur de la civilisation ? Petits crimes familiaux ou crimes politiques, les visages des meurtriers et des victimes évoquent une multitude de motifs différents, tous pris dans le kaléidoscope de la haine ou de la folie.

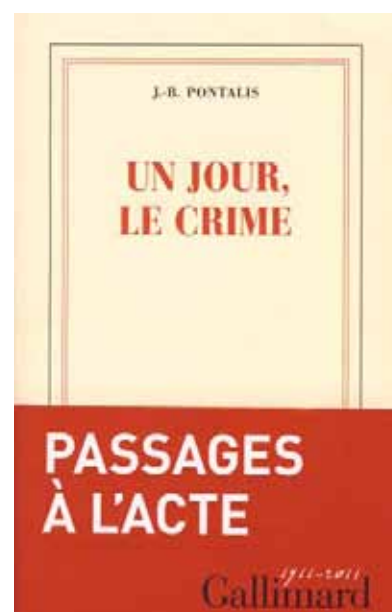
Plantant le décor de son écriture au cœur d'une maison de campagne où règnent luxe, calme et beauté, sorte de paradis terrestre que chacun peut connaître, quelques instants du moins, en lui ou autour de lui, avant que ne s'abattent les tours, les tsunamis, les coups qui viendront tout détruire, Pontalis décline les violences, crimes et châtements, vengeances et envies, qui dérivent des pulsions et agitent l'humain. Ce ne sont pas les crimes froids de « professionnels » qui l'intéressent, mais ceux du « passage à l'acte » ; ceux issus d'une énergie pulsionnelle jusqu'alors contenue qui, sou-

dain, « éclate, telle une éruption volcanique, comme si le dedans exigeait d'être dehors ». Surgissements qui, dans un moment hallucinatoire, impératif, se situent hors langage, sortant furieusement d'un corps déchaîné, d'une psyché mise hors-jeu. Ce ne sont pas les *meurtres d'âme* qui intéressent ici le psychanalyste ni ceux qui proviendraient de l'effort pour rendre l'autre fou. Ce sont ces actes qui attaquent la vie, le corps, la chair de l'autre. Le regard, l'examen de Pontalis se portera au tout près, ou même de l'intérieur, de ces crimes.

On raconte souvent comment Léonard de Vinci et même Théodore Géricault visitaient les cadavres, les condamnés, les fous, les exécutions pour voir et saisir les visages, les corps tordus, les regards, la douleur, la décomposition et ainsi mieux nourrir leur peinture. Pontalis, lui, dans sa jeunesse, a longtemps fréquenté le palais de justice où défilaient, comme en un théâtre vivant, les histoires de meurtres, les récits sordides, les criminels, les avocats et les juges. Univers qui le fascinait et qui alimentait, semble-t-il, parallèlement à ses lectures de l'époque (Gide, par exemple), les discussions philosophiques sur « l'acte », ses motifs, ses composantes, ses représentations.

LA PULSION DE DÉTRUIRE

C'est ce Pontalis, psychanalyste et littéraire, que l'on retrouve, attentif aux tracés de l'inconscient et à sa logique difficile à saisir dans ses débordements, ses impulsions désorganisatrices et meurtrières. Un peu dans la filiation de Freud



parlant de Dostoïevski, mais sans en endosser le jugement, la condamnation trop sévère, Pontalis reprend, à travers différents exemples, le débat sur le désir et la pulsion. De Lacan et son « *Ne pas céder sur son désir* » au caractère pulsionnel avec lequel Freud définit tout Dostoïevski, en passant par l'exigence de satisfaction de la pulsion et « *l'essentiel de moralité qu'est le renoncement* », la question du crime est posée. Elle résonne crûment autant aujourd'hui qu'hier. Devant le crime qui surgit sans le délai qui serait salutaire pour éviter une montée pulsionnelle, le renoncement se présente comme un mot difficile à aimer : renoncer ! Et pourtant, rester attaché à l'enfant qui veut tout, tout de suite — *we want the world and we want it now!* —, garder tout entière l'intensité de l'amour et de la haine de cette exigence infantile, cela ne risque-t-il pas de faire de nous des insensés, des criminels ? C'est-à-dire de se retrouver dans une position qui garde l'humain en deçà du travail de pensée et

du travail de civilisation : « *au commencement était l'acte* ». Cet acte est le crime. Originel. Souvent commis à l'intérieur de la famille. Michel Foucault n'a cessé de répéter le caractère mortifère des liens familiaux. Les statistiques sur les meurtres en Occident le prouveraient encore : fratricide, matricide, parricide, infanticide représentent la majorité des meurtres. La famille constitue le haut lieu des pas-

et le Mal, dans leur souveraineté. Enfin, Violette Nozière célébrée par les surréalistes et par Chabrol, condamnée et réhabilitée ; des inconnues aussi, Yvonne, Pauline, d'autres venues de la littérature ; toutes font que Pontalis se demande : « *Serait-ce que je vois en elles, plus que chez les hommes, l'incarnation de la passion ?* » Phrase qui trouve écho à des propos déjà rencontrés chez l'auteur, dans

livre par année n'est pas sans rappeler celle dont parle justement Liscano. À côté de l'interrogation « qu'est-ce qui pousse au crime ? » se profile « qu'est-ce qui pousse à l'intérêt pour les crimes ? » et surtout : « qu'est-ce qui pousse à l'écriture ? » Les réponses, bien sûr, ne seront pas les mêmes. La souveraineté de la violence, répondra Pontalis, aux premières questions. La *part maudite* en chacun de nous, peut-être. Le désir de rester « *un enfant imaginaire auprès d'une mère absente* » se tiendra à côté de la question de l'écriture.

L'écriture lumineuse de Pontalis permet, par ailleurs, de voir ou d'imaginer de belle façon. Malgré l'horreur sans cesse présente, malgré la violence qui éclabousse les pages et l'oscillation entre l'attrait et la répulsion qui marquera la lecture, l'enchantement et l'amour de la vie restent au cœur de l'écriture de Pontalis.

sions, des possessions, des pouvoirs de toutes sortes qui se nourrissent de la haine et la génèrent aussi. Ainsi, Pontalis reprend, en un chapitre, le meurtre de Caïn et le *Totem et Tabou* de Freud où il puise son titre et sur lequel il était beaucoup de ses réflexions théoriques. Cela le mène à parler des guerres, la Grande Guerre et les autres, comme des patients que la réaction thérapeutique négative a entraînés dans le désir de détruire, de se détruire, de détruire l'analyse. Dans la haine de soi et la haine de l'autre. Débat que la psychanalyse reprend aussi sur la notion de pulsion de mort. Cela n'est pas sans évoquer la correspondance Freud-Einstein autour de « Pourquoi la guerre ? » en 1932.

En une trentaine de courts chapitres, Pontalis raconte les histoires de crimes qui l'ont particulièrement touché. Certains mettent en scène des femmes. D'abord, celles de la mythologie, celles dont le théâtre reprend les drames et qui offrent, dans leur force et leur fureur, des modèles archétypaux pour les criminelles de tous les temps. Suivront les sœurs Papin, celles des *Bonnes* de Genet, Christine et Léa, figures de l'inceste psychique, de la servitude volontaire ou involontaire, de la révolte glorifiée. Puis, Charlotte Corday, la jeune vierge qui poignarde Marat dans sa baignoire, conduit l'auteur à un questionnement sur le Bien

son *Elles*, paru en 2007. Mais de nombreux récits de crimes accomplis par des hommes sont analysés. Issues de la réalité des faits divers autant que de la littérature, ces histoires sont marquées par la démesure, la vengeance, la violence, la brutalité, la haine.

LA MACHINE DE GUERRE

À côté des meurtres « personnels », *minuscules*, Pontalis s'attaque aux meurtres « collectifs » et majuscules que sont les guerres. La Shoah lui permet des analyses intéressantes : les exterminations, l'avitissement, les dictatures, les assassinats collectifs, tout ce qui est inscrit dans la mémoire collective comme ce qui déborde la raison et tache irrémédiablement l'humanité ; certains personnages majeurs sont évoqués, ainsi que la conférence de Wannsee que Pontalis regarde comme une scène primitive d'horreur et de froid calcul. Dans la foulée de ses propos, Pontalis évoque côte à côte Claude Lanzmann et Carlos Liscano, celui du *Fourgon des fous*, un témoignage sur l'univers carcéral, la torture et les relations équivoques qui se tissent entre prisonniers et geôliers. Je m'en voudrais de ne pas ajouter, sous ce thème mais également pour la question de l'écriture, un autre Liscano, *L'écrivain et l'autre* (Belfond, 2010). L'obstination de l'écriture dans laquelle Pontalis se situe en publiant un

Écrire sur le meurtre, sur ce que le procès et la loi nommeront « crime », c'est aussi écrire sur la mort et risquer de cesser d'écrire pour choisir la vie. Mourir, être tué, c'est souvent l'équivalence que fait l'enfant devant l'énigme de la mort. Écrire sur la mort pour combattre la mort, sous toutes ses formes, les plus violentes, les plus folles, les plus horribles : rencontrer le criminel, lui faire face, arriver à le connaître dans la sombre mécanique de sa méchanceté, de sa bassesse, de sa passion. Non pas à travers le polar qui retient ou brouille les indices pour mieux subjuguier le lecteur. Mais connaître le meurtrier pour échapper à l'amour de la haine en la disséquant pour mieux la fuir, ou encore pour la vaincre. Écrire, dira Liscano, « *c'est vouloir figurer, vouloir être au-delà du jour où viendra la mort* ». Il y a de cela dans ce passionnant petit livre de Pontalis. Le chapitre « Ce que nous cherchons à conjurer » est exemplaire en ce sens. Parallèlement à *donner la mort*, il y sera question de suicide, des suicides.

À la suite des multiples réflexions et des divers exemples de crimes qui sont parfois étalés froidement, parfois avec humour, jamais de façon complaisante, le livre se termine par des notes, des statistiques, quelques références et quelques définitions. On aimerait avoir sous les yeux, en contrepoint, le catalogue d'exposition du musée d'Orsay, *Crime et châtiement* (2010), pour ajouter des visages aux différents personnages évoqués. L'écriture lumineuse de Pontalis permet, par ailleurs, de voir ou d'imaginer de belle façon. Malgré l'horreur sans cesse présente, malgré la violence qui éclabousse les pages et l'oscillation entre l'attrait et la répulsion qui marquera la lecture, l'enchantement et l'amour de la vie restent au cœur de l'écriture de Pontalis.